

François Pascal Simon Gérard, dit Baron Gérard

(Rome, 1770 – Paris, 1837)

## *Portrait en buste de la comtesse Victorine de Sainte-Aulaire (1791-1874)*

1825

Huile sur toile

65 x 54.5 cm

Sur le châssis, inscriptions à la plume et encre brune :

« *Victorine du Roure, Comtesse de Sainte-Aulaire, 1827 à Paris, par F. Gérard.* »

Cachet au revers de la toile : *BELOT / Rue de l'Arbre Sec. N°3 / A PARIS*

Provenance : Louise Charlotte Victoire, dite Victorine de Beauvoir, comtesse de Sainte-Aulaire, née Grimoard de Beauvoir du Roure de Beaumont Brison (1791-1874)

Puis par descendance.

Paris, collection particulière.

Exposition : Probablement Salon de 1827 (Cat. N° 1659 bis : « *Plusieurs portraits, même numéro* »).

Bibliographie : Gérard, H., *Œuvre du baron François Gérard*, Paris, Vignières et Rapilly, 1852-1857, vol. III, p. 276.

Né à Rome en 1770, où son père était au service du cardinal de Bernis, ambassadeur de France, François Gérard fut profondément marqué par ses années d'enfance passées dans la Ville éternelle. Le jeune garçon montrant très tôt d'excellentes dispositions pour le dessin, son père le fait admettre dès leur retour à Paris en 1782 au sein de la *Pension du Roi*, un établissement très sélectif pour jeunes artistes aux talents jugés prometteurs. Remarqué par ses maîtres, il intègre à quatorze ans l'atelier du sculpteur Augustin Pajou, alors très en vogue, puis celui du peintre Nicolas-Guy Brenet. En 1786, il choisit de parfaire sa formation auprès de Jacques-Louis David, dont il devient rapidement l'élève favori et le protégé. Après avoir obtenu la seconde place au prix de Rome de 1789 (juste derrière son camarade d'atelier Anne-Louis Girodet), Gérard fait sensation en 1794 en remportant le Concours de l'an II avec une vision pour le moins épique des événements du 10 août 1792. En 1796, son *Portrait de Jean-Baptiste Isabey en compagnie de sa fille Alexandrine* rencontre un franc succès au Salon et offre l'occasion à l'artiste d'affirmer ses talents de portraitiste. Bien qu'il ne délaissât jamais le grand genre, c'est sur ces qualités qu'il se bâtit tout au long des décennies suivantes une solide réputation de peintre de cour.

Peint par François Gérard en 1825, le portrait de la comtesse Victorine de Sainte-Aulaire se montre saisissant à plus d'un titre. Outre les traits fins de l'une des beautés les plus louées de l'aristocratie, il nous révèle le visage de l'un des salons les plus influents du faubourg Saint-Germain. Situé depuis 1815 au premier étage de l'hôtel de Soyecourt, 51, rue de l'Université, il réunissait sous la Restauration le Tout-Paris politique, artistique et littéraire. « *Pleine de cette grâce affectueuse qui enchante* »<sup>1</sup> selon Sismondi, la comtesse en était l'animatrice principale, y exerçant un charme magnétique qu'elle mettait au service de ses idées : « *Spirituelle, intelligente, élégante, très noble aussi, elle sut s'entourer des hommes qui s'ingéniaient à donner à la monarchie une direction libérale, compatible avec les mœurs nouvelles de la nation.* »<sup>2</sup>. Née Grimoard de Beauvoir du Roure de Beaumont Brison, Louise Charlotte Victoire (que ses amis préféraient appeler plus simplement Victorine) était issue d'une très ancienne lignée de la noblesse française, et ne manquait pas de réseau. Elle avait épousé en 1809 Louis Clair de Beauvoir de Sainte-Aulaire (1778-1854), qui avait été nommé cette même année chambellan de l'empereur, avant d'être élevé au rang de comte l'année suivante. Préfet sous l'empire à partir de 1813, Louis de Sainte-Aulaire est maintenu dans ses fonctions par Louis XVIII,



1- Lettre de Jean de Sismondi à Jessie, en date du 12 avril 1824, in Sismondi, G.C.L., *Epistolario*, Firenze, La Nuova Italia, 1975, vol. 5, p. 274.

2- Stenger, G., *Grandes Dames du XIXe siècle, chroniques du temps de la Restauration*, Paris, Perrin, 1911, p. 329.

avant de devenir député en 1818. Il s'engage par la suite dans une brillante carrière de diplomate, qui le mènera sous la Monarchie de Juillet à des postes clés tels les ambassades de France à Rome, Vienne et Londres. C'est surtout sous la Restauration que le « Salon Sainte-Aulaire » connut ses plus belles heures. Outre les fréquentations politiques<sup>3</sup> de son mari, la comtesse accueillait dans son hôtel particulier les plus grands noms que comptait l'aristocratie mondaine, et les mêlait aux peintres, aux hommes de science et aux écrivains qui avaient su susciter son intérêt. Gérard y avait ses habitudes, mais aussi Lamartine, qui y lut pour la première fois les vers des *Méditations poétiques*, publié en 1820. Amie des arts et des lettres, Victorine de Sainte-Aulaire était en outre admirée pour sa beauté. Selon Louise d'Haussonville, elle était avec ses amies la duchesse de Broglie et la baronne de Barante l'une des plus belles femmes de sa génération<sup>4</sup>, et c'est tout naturellement qu'elle figure aussi parmi les plus courtisées. Jugée froide par certains jaloux, elle ne laisse pas indifférent Edouard de la Grange, auprès de qui elle se confie dans une lettre de décembre 1819 : « *On ne connaît pas mon caractère. On me juge froide, et je ne le suis pas. Je suis pleine d'énergie, passionnée, jalouse* »<sup>5</sup>. Très peu connue, la liaison qu'elle entretint à partir de 1814 avec Auguste de Staël, fils de Madame de Staël et frère de la duchesse de Broglie, n'a été que récemment mise à jour grâce à la redécouverte des précieux souvenirs du chevalier de la Grange<sup>6</sup>. Proprement romanesque, cette idylle dura douze ans, et ne prit véritablement fin qu'au

mariage d'Auguste en 1826. Ainsi ce n'est pas tant Victorine de Sainte-Aulaire qui était la maîtresse d'Auguste de Staël, mais bien plutôt ce dernier qui fut l'amant de la comtesse, ce qui est sensiblement différent.

Alliant élégance et profondeur psychologique, son portrait en buste peint par Gérard offre encore une fois l'éloquent témoignage de ses charmes. Saisie dans un mouvement de retournement, la comtesse frappe par l'intensité de son regard. L'artiste avoue moins sa parenté avec son maître David qu'avec Ingres en optant pour un métier légèrement plus fondu, et en empruntant à l'*Odalisque* (1814) l'arabesque sinueuse du dos. Gérard fait aussi valoir sa manière propre en apposant sur le visage de subtiles touches de roses qui font vibrer la matière et rendent les chairs plus vivantes. En habile portraitiste, il peint la finesse des traits de son modèle, la transparence de ses yeux bleus, les reflets dorés des boucles châtaines retombant sur son large front. Les textures brillantes des étoffes, les détails de la dentelle et des poils de fourrure sont rendus avec la même minutie et témoignent encore une fois de la parfaite maîtrise technique du portraitiste. Ce dernier se fait également fin psychologue en traduisant avec acuité la douceur, l'expression amusée et faussement candide du modèle. L'ensemble résonne enfin comme un hommage aux maîtres italiens de la Renaissance, tant par le choix d'inscrire le modèle au-devant d'une tenture rouge que par la volonté d'exacerber

3- Membre de la chambre des députés à partir de 1818, le comte de Sainte-Aulaire put à partir de 1819 s'appuyer sur son gendre le duc Elie-Louis Decazes, ministre de l'Intérieur, qui avait épousé en août sa fille Egedie, née de son premier mariage en 1798 avec Henriette de Soyécourt (1774-1802).

4- Selon Louise d'Haussonville, Mmes de Sainte-Aulaire, de Barante et de Broglie « étaient les trois beautés de leur génération », in Othenin d'Haussonville dans « Albertine vue par Louise », *Cahiers staëliens*, n° 40, 1989, p. 5.

5- Lagrange, *Journal*, 22 décembre 1819, in De Luppé, O., « Le Grand amour d'Auguste de Staël, Madame de Sainte-Aulaire (Edouard de La Grange, témoin et acteur) », *Cahiers staëliens*, n° 47, 1995, p. 79.

6- Les amants sont restés silencieux pour la postérité, et les papiers privés d'Auguste subirent après sa mort un autodafé d'Albertine de Broglie. De Luppé, O., 1995, p. 76-98.





Fig. 1 : Détail du châssis, inscriptions à la plume et encre brune :  
« Victorine du Roure, Comtesse de Sainte-Aulaire, 1827 à Paris, par F. Gérard ».

la beauté en déformant un tant soit peu la réalité, la ligne du cou et du dos s'étirant avec une élégance très maniériste d'esprit.

Le portrait de Madame de Sainte-Aulaire a été payé 2.500 francs-or à Gérard en 1825, mais il fut peut-être réalisé dès l'année précédente. En effet, la toile porte au verso la marque du marchand de couleurs Belot, or ce dernier n'est actif que jusqu'en 1824. Toujours est-il qu'il était encore dans l'atelier de l'artiste en avril 1826, car le critique d'art Etienne-Jean Delécluze en signale la présence à l'occasion d'une visite qu'il fait un soir à Gérard : « Ce lieu était fort bien éclairé par des lampes et des bougies, en sorte qu'on y voyait facilement les tableaux qui y sont exposés. La Bataille d'Austerlitz occupe tout un pan de muraille et au-dessous étaient placés les portraits de Mme Bagration, de Mme de Broglie, de Mme de Dino, du maréchal Beresford, du jeune de Beauvau, de Mme de Sainte Aulaire. »<sup>7</sup>. Cette présence peut s'expliquer en premier lieu par le long voyage qu'a entrepris la comtesse en Italie, entre juin 1825 et avril 1826<sup>8</sup>. Il est probable qu'elle ait alors désiré le confier à son auteur. Il est également fort possible que ce dernier, projetant d'exposer ce vibrant portrait au Salon, ait souhaité le garder plus longtemps dans son atelier. Il pouvait ainsi le laisser sécher plus longuement à l'abri avant de le vernir juste avant l'exposition, pour en obtenir le meilleur

effet possible. Le Salon, encore biennuel à l'époque, fut finalement reporté à l'année suivante. Gérard y expose alors un ensemble de portraits sous le même numéro (N° 1659), parmi lesquels, peut-être, celui de la comtesse, car une annotation à la plume au verso précise la date de 1827 (fig 1).

Dans un courrier adressé depuis Rome le 17 décembre 1831, le sculpteur Paul Lemoyne relate à Gérard l'accueil que lui a réservé le nouvel ambassadeur de France (fraîchement nommé), M. de Sainte-Aulaire, et lui transmet les compliments de son épouse : « Mme de Saint-Aulaire m'a parlé plusieurs fois des séances agréables qu'elle passait à votre atelier, lorsque vous faisiez son portrait, j'épargnerai à votre modestie tout ce qu'elle m'a dit de vous... »<sup>9</sup>. S'attirant les grâces des dirigeants successifs, Gérard a franchi avec naturel les étapes d'une carrière sans éclipse<sup>10</sup>. Le portrait que nous présentons illustre le rôle fondamental qu'il sut jouer dans l'évolution de la peinture, car il propose une interprétation intelligente et personnelle de l'enseignement davidien, et prépare la voie aux tendances modernes.

Nous remercions Monsieur Alain Latreille, spécialiste de l'artiste, pour l'aide précieuse qu'il a apportée à la rédaction de cette notice.

7- Journal de Delécluze, 1824-1828 : La vie Parisienne sous la Restauration, Paris, Grasset, 1948, p. 337.

8- Ce long périple de dix mois à travers la Suisse et l'Italie est rapporté par la comtesse elle-même dans ses Souvenirs, publiés après sa mort par son fils : Sainte-Aulaire, Ctesse de, Souvenirs, Périgueux, imprimerie J. Bounet, 1875, p. 222-288.

9- Gérard, H., Lettres adressées au baron François Gérard, peintre d'histoire, Paris, A. Quantin, 1886, T. 1 p. 410.

10- Chevalier de la Légion d'honneur lors de la création de l'ordre en 1802, Gérard devient professeur à l'École des Beaux-Arts en 1811, puis membre de l'Institut en 1812. Il reçoit l'ordre de Saint-Michel en 1816, est nommé premier peintre du roi en 1817, avant d'être nommé baron en 1819.

